

TÉMOIGNAGE - « J'ai déposé les armes. Une femme dans la guerre du Liban »

Régina Sneifer : « J'ai voulu placer chacun face à sa conscience »

Quand on voit sa silhouette menue et ses grands yeux noirs, on devine tout de suite que cette femme porte en elle une grande tristesse, comme une blessure mal soignée ou un fantôme qui la hante en permanence. Et le livre *J'ai déposé les armes* (Les éditions de l'Atelier), qu'elle a signé hier à la librairie Antoine, lui ressemble comme un enfant peut ressembler à sa mère. Il a pourtant fallu près de vingt ans à Régina Sneifer, ancienne combattante dans les rangs des Forces Libanaises, qui a présenté sa démission en décembre 1986 pour aller s'installer à Paris dans une tentative de tourner la page, pour parvenir à parler de son expérience. Son fils, né en France et qui fête aujourd'hui ses dix-huit ans, ne savait rien de sa participation à la guerre car pendant toutes ces années elle ne l'avait jamais évoquée, ne laissant même pas traîner une photo d'elle en treillis, de celles que les jeunes sont pourtant fiers d'exhiber. Maintenant, comme s'il présentait que sa lecture ne serait pas de tout repos, il a dit à sa mère : « Je lirai ton livre après mon bac. » Et Régina attend avec une impatience mêlée d'apprehension sa réaction et celle de tous les Libanais, anciens compagnons ou jeunes encore plein d'idéaux, qui vont lire ce livre.

J'ai déposé les armes. Une femme dans la guerre du Liban n'est pas une réflexion sur une période précise ni une méditation sur le bien-fondé de la guerre ou sur le rôle des chrétiens. Il s'agit simplement d'un témoignage sur le quotidien d'une jeune fille de 17ans, issue d'une famille moyenne habitant Hadath qui a choisi un jour de s'enrôler dans les Forces libanaises pour servir son pays. En 1980, elle passe à l'acte et devient membre de la milice chrétienne. Elle y restera sept ans, avant de décider de partir, ne voulant plus être complice des atrocités et des dérives accomplies sous le couvert de la guerre.

Avec des mots simples et sans la moindre complaisance,

elle raconte son propre chemin qui l'a conduit à voir d'un œil nouveau ce qui a commencé comme une résistance contre les Palestiniens et qui s'est transformé en lutte dans les ruelles de Beyrouth.

Régina Sneifer affirme aujourd'hui que son livre n'est nullement un règlement de comptes personnel et encore moins une revanche. C'est d'ailleurs pourquoi elle évite de citer des noms et ne se laisse pas entraîner dans le jeu des révélations croustillantes. « J'ai simplement voulu, dit-elle, placer chacun face à sa conscience. Nous avons tous une part de responsabilité dans ce qui s'est passé. J'assume la mienne. Je ne mens pas. Je laisse les autres livres de réagir. »

Régina Sneifer rappelle que son livre a été publié en France en octobre 2006. Elle devait venir le signer à Beyrouth dans le cadre du Salon du livre, mais son voyage a été annulé à la dernière minute, « pour des raisons de sécurité, m'a-t-on alors dit. Mais le Salon a été maintenu ». Aujourd'hui, c'est de sa propre initiative qu'elle a décidé d'organiser une séance de signature à Beyrouth, car, confie-t-elle, « je voulais aller jusqu'au bout de ma démarche et dépasser le manque de communication qui entoure le livre. D'ailleurs, faire taire est un acte de violence et je ne suis plus en mesure d'accepter les violences ».

Elle ajoute qu'aujourd'hui, elle se sent libre et libérée. Si cela lui a pris vingt ans pour écrire cet ouvrage, c'est peut-être pour elle le temps nécessaire pour parvenir à parler de cette expérience. Elle raconte d'ailleurs qu'en écrivant certains passages, elle avait mal au ventre. « Mais je devais continuer, poursuit-elle. Pour mon fils d'abord et pour tous ces jeunes auxquels on tient aujourd'hui les mêmes discours qu'en 75-76. Le fait de voir les mêmes mécanismes qu'au début de la guerre se mettre en place m'a donné comme un coup de poing... Je n'ai pas envie qu'on sacrifie

une nouvelle génération. »

En quelques mois, le livre a quand même eu le temps d'être distribué auprès de certains milieux. On a ainsi dit à Régina Sneifer que Samir Geagea l'avait lu, mais elle n'a reçu aucune réaction de sa part. Elle a essuyé par contre des critiques de la part de certains anciens compagnons, qui lui ont reproché « de laver le linge sale en public, d'affaiblir ce camp et de se prendre pour une redresseuse de torts ». Régina Sneifer écoute, accepte les critiques, mais continue d'affirmer que sa démarche était nécessaire. « Même si cela fait mal, il faut en parler, transmettre la mémoire. Les sociétés sont comme les individus. Quand elles ont un problème, elles doivent elles aussi se faire traiter. Vous ne remarquez pas, d'ailleurs, combien les Libanais ont des visages aux expressions tristes parfois, comme si leurs visages portent les traces de blessures profondes pas encore guéries. » Aujourd'hui, elle se sent prête à discuter de tout cela, après avoir longtemps coupé les ponts avec son passé. « Je suis dans le rejet de la guerre, dit-elle, sans être ce qu'on appelle une pacifiste. Mais quand on utilise la force, il faut en respecter les règles. »

Son travail de vérité, comme elle le dit, elle l'a fait comme un devoir, racontant pourtant des moments très intenses, très poignants, comme ces visites à la prison des Forces libanaises pour y rencontrer les détenus. C'est là qu'elle a vu un jeune Palestinien qui chantait pour sa mère et ce fut pour elle comme une révélation. « L'ignorance de l'autre facilite la violence, mais dès qu'on commence à le connaître, un pas vers la paix est franchi. » C'est cela surtout qu'elle voudrait dire aux jeunes : ne pas céder à la tentation de la peur de l'autre... La préface du livre, rédigée par le Pr Joseph Maïla, explique à merveille les raisons qui expliquent et justifient la rédaction d'un tel témoignage.

Scarlett HADDAD